

Correspondance littéraire, philosophique et critique,
revue sur les textes originaux comprenant ... les fragments supprimés en 1813 par la censure,
les parties inédites conservées à la bibliothèque ducal de Gotha et à l' Arsenal de Paris,
par Grimm, Diderot, Raynal, Meister, etc.

Tome quatrième

Avril 1759.

p. 103.

- M. le duc de Noya-Carafa, Napolitain, actuellement à Paris, a adressé à M. de Buffon une lettre sur la tourmaline, pierre singulière qui a la propriété d'attirer et de rejeter les corps voisins. M. de Noya a fait ces expériences devant l'Académie royale des sciences.

Août 1759.

p. 131-134.

p. 131.

Le septième volume de l'*Histoire naturelle* paraît depuis plusieurs mois. Cet ouvrage s'avance au milieu de la persécution qu'on a suscitée à la philosophie ; mais ce n'est pas sans faire de fréquents sacrifices de la liberté et de la hardiesse avec lesquelles il convient de dire la vérité. L'alarme que le livre de *l'Esprit* a jetée dans le camp des fidèles a obligé M. de Buffon de mettre à ce nouveau volume de son *Histoire*, déjà imprimé depuis quelque temps, plusieurs cartons avant que d'oser le faire paraître en public. Quoi qu'il en soit, ce volume contient l'histoire naturelle du *Loup*, du *Renard*, du *Blaireau*, de la

p. 132.

Loutre, de la *Fouine*, de la *Martre*, du *Putois*, du *Furet*, de la *Belette*, de l'*Hermine*, de l'*Écureuil*, du *Rat*, de la *Souris*, du *Mulot*, du *Rat d'eau* et du *Campagnol*. A la fin de l'histoire de chacun de ces animaux, écrite par M. de Buffon, vous trouverez, conformément au plan de l'ouvrage, la description de ces animaux avec leurs dimensions et leur anatomie, par M. Daubenton ; et cette partie, quoique la moins brillante, ne sera pas la moins estimée dans la suite. Comme tous les animaux de ce volume sont de la classe des carnassiers, M. de Buffon a mis à la tête un *Discours sur les animaux carnassiers en général*, et c'est là le morceau remarquable de son volume. Vous connaissez le style de M. de Buffon ; cet écrivain n'abonde pas en idées, mais la noblesse de ses images et l'élévation de sa plume le font lire avec un grand plaisir. Il me semble cependant que le *Discours sur les animaux carnassiers* est ce qu'il y a de plus faible dans l'*Histoire naturelle*. Le moindre reproche qu'on puisse lui faire, c'est de ne point du tout remplir son titre. Je ne sais pourquoi on ne nommerait ce morceau plutôt un *Discours* sur l'organisation et sur l'état primitif de nature : ce qu'il y a de certain, c'est qu'il n'y est pas question d'animaux carnassiers, et que pour remplir le titre de son objet, il aurait fallu traiter des mœurs des races carnassières, de leurs constitutions, tempéraments et caractères distinctifs, etc.

Si la nature a pris grand soin de la conservation des espèces, si elle nous a attachés à notre existence par des liens supérieurs à la raison, puisqu'elle nous fait supporter la vie lors même qu'elle est devenue un tourment, et que le sens droit nous dit qu'il serait plus expédient de mourir, il faut convenir aussi que la loi de la destruction n'est pas moins générale dans ce monde ; et en suivant un peu les traces de la nature et sa manière de procéder, on cesse d'être étonné que Hobbes ait pu établir son système sur un état de guerre de tous contre tous. En général, les philosophes qui, parmi les anciens et les modernes, ont cherché à expliquer l'origine et la durée de l'univers par le mouvement et la simple fermentation de la matière, n'ont pu mettre de l'évidence dans leurs principes parce qu'il n'y en a point qui en soient susceptibles sur cette question ; mais outre la grande et belle simplicité qui donne à leur système le coup d'œil très-philosophique, l'observation et l'expérience

p. 133.

leur fournissent de fortes présomptions. En considérant d'un côté avec quelle énergie la nature pousse à la reproduction, et de l'autre avec quelle facilité elle détruit des races, des générations entières, on est tenté de croire qu'également indifférente pour toutes les créatures, pour la matière brute, son soin se réduit à entretenir la matière en fermentation, et à conserver cette espèce de balance qui fait servir la destruction des uns à la naissance et à la conservation des autres. De quelle manière cette fermentation a-t-elle commencé ? Voilà une question qui restera à jamais sans réponse, puisqu'il n'est pas seulement possible de la comprendre ; mais quelle que soit l'opinion d'un philosophe sur toutes ces choses, il ne peut se cacher l'existence de cette fermentation perpétuelle qui produit les races suivantes aux dépens des races actuelles, et qui, si elle a quelquefois l'air de vouloir inonder le monde d'une espèce innombrable, sait pourtant maintenir l'équilibre en prévoyant à sa destruction.

D'un autre côté, si la nature produit donc une abondance prodigieuse et outre mesure, elle détruit aussi avec une facilité sans égale ; et si l'on veut considérer tout ce qui périt dans l'univers à chaque instant, ou, pour parler plus philosophiquement, tout ce qui, à chaque instant, y change de forme par la destruction, on verra que son produit est égal à ce qui, à chaque instant, commence à exister ou qui, à tout instant, change de forme en naissant. Ainsi le fait de guerre est aussi naturel dans le monde que l'amour de la paix ; et l'appétit qui fait chercher au loup sa proie parmi les animaux champêtre est aussi conforme à la loi naturelle que le soin qu'il prend de ses petits, et le courage et la sollicitude avec lesquels il les nourrit et les protège. Ou plutôt la nature est indifférente sur tous ces objets. Aveugle, sans affection et sans prédilection pour aucune des formes, elle se contente d'entretenir la fermentation générale ; c'est là sa loi unique et éternelle qu'elle a reçue nous ne savons ni quand, ni d'où, ni comment. La conservation de chaque individu lui est commise à lui-même ; la nature n'y fait nulle attention, et si elle a l'air de prendre soin des espèces, qui peut nous assurer que ce soin soit réel, et que ce ne soit pas plutôt un faux jugement de notre part ? Nos vues sont si rétrécies ! nous savons si peu pénétrer des choses

p. 134.

qui ne nous sont point familières ! Nous ne connaissons que notre tempérament, nos habitudes, nos mœurs, notre manière de sentir, de juger, etc., et nous en faisons des lois générales et éternelles. Quelle petitesse ! Des millions de siècles nous paraissent un long temps dans la durée, et ne sont rien. Savons-nous quelles sont les formes par où la matière a déjà passé, et quelles formes elle revêtira encore ? Qui peut assurer qu'il n'y ait pas autant

d'espèces de perdues qu'il en existe actuellement ; et celles qui existent, ne pourront-elles pas périr et faire place à d'autres ? Vous voyez combien l'esprit de ces religions que l'homme s'est forgées est éloigné de la loi naturelle. Chacune de ces religions ne s'occupe que des individus, et fait de chacun un objet remarquable dans l'univers, tandis qu'il n'est point décidé encore que la nature s'affectionne seulement aux espèces.

Voilà des matériaux pour un *Discours sur les animaux carnassiers*, et ces sujets étaient dignes des recherches de M. de Buffon. On ne peut nier qu'il n'existe une guerre naturelle et perpétuelle entre les différentes espèces ; elles travaillent sans cesse à leur destruction réciproque. Quel est principe, la loi, le droit, le but de cette guerre ? L'homme est de tous les animaux le plus destructeur ; il fait la guerre à tous autres et à sa propre espèce. Voilà des sujets dignes de l'attention d'un philosophe.

1^{er} Septembre 1759.

p. 136-139.

SUITE DES REMARQUES SUR LE *Discours sur les animaux carnassiers*.

p. 136.

Il faut convenir que les amateurs des causes finales ont une façon de philosopher bien commode. Ils prouvent la sagesse de la Providence par tout ce qui favorise leur système ; les phénomènes difficiles, au contraire, sont mis sur le compte de l'impénétrabilité de ses vues. Il n'y a assurément rien à dire sur ce point, car s'il y a quelque chose de constant dans le monde, c'est l'incompréhensibilité des choses que nous voyons. Mais puisque nos philosophes dogmatiques refusent d'expliquer ce qui paraît déposer contre la sagesse et la bonté de l'Être suprême, de quel droit expliqueraient-ils à son avantage ce qui, en effet, paraît faire l'éloge de sa justice ? Deux faits contradictoires se détruisent, et il n'en peut résulter aucune opinion raisonnable. Lorsque le sceptique se révolte au spectacle des maux dont il voit la terre couverte : « il t'appartient bien, lui disent nos docteurs, de blâmer des choses dont tu ignores le but » ; et lorsqu'à l'aspect des biens répandus sur les êtres ils s'écrient : « O profondeur, ô bonté éternelle ! », ils ne souffrent point qu'on leur demande sur quel fondement ils décident que ce qui leur paraît bon et sage le soit réellement.

Le vrai philosophe ne juge point ainsi. L'admiration imbé-

p. 137.

cile et le dénigrement téméraire sont également éloignés de son esprit. Il recueille des faits, il les approfondit, il les transmet à la connaissance et à la méditation des hommes, mais il laisse à d'autres la frivole gloire de les expliquer. C'est là où les sots brillent. Pour lui, il convient de son ignorance. Tous les animaux veillent à la conservation de leurs petits, ce fait est indubitable. Leurs soins, leur courage, leur sollicitude, tiennent, si vous voulez, du miracle ; mais il est connu aussi que parmi ces animaux il y en a qui, après avoir préparé tout préparé avec une prévoyance singulière pour la naissance et la nourriture de leurs petits, ne leur ont pas sitôt donné la vie qu'il les tuent et les mangent eux-mêmes. Il est surtout hors de toute difficulté que pendant qu'une espèce travaille de toutes ses forces à la conservation de sa race,

une autre, suivant les impressions d'une haine éternelle, s'arme pour la détruire avec un acharnement sans relâche.

Tout combat sur la terre, ou tout a combattu.

Un grand philosophe me montre les sages institutions d'une colonie de fourmis. Il admire leur prévoyance, leur économie, leurs provisions d'hiver ; il en tire mille arguments en faveur de la providence universelle. Au milieu de son extase il s'oublie et, d'un coup de pied, il extermine toute la peuplade avec ses lois et son gouvernement. Un autre me fera voir les mœurs et les lois d'une basse-cour dont tous les peuples, par un instinct admirable, s'occupent sans cesse de la propagation et de la conservation de l'espèce. Mais je vois, sur la frontière de leur habitation, le renard, la fouine, dix autres animaux, aussi redoutables par la force que féconds en ruses, épier tous les moments favorables pour en tirer leur proie.

Que dirons-nous de l'homme ? Son naturel meurtrier ne menace pas seulement toute la nature ; il s'acharne encore à la destruction de sa propre espèce, il faut bien que ce soit son caractère puisque, depuis tant de siècles que nous connaissons son histoire, il ne l'a jamais démenti. A quoi bon donc tous ces soins, ces travaux, cette vigilance, ces inquiétudes, ce courage, cette prévoyance avec lesquels chaque espèce pourvoit à sa conservation ? Pourquoi si peu de succès

p. 138.

pour de si grands efforts ? Tous ceux qui ont péri depuis un mois dans les différents massacres qui ont dépeuplé la terre ont été élevés avec une peine infinie ; ils étaient tous chers à leur mère ; mille soins les ont enfin mis en état de pouvoir périr misérablement dans les horreurs des combats. L'homme le plus heureux, le plus précieux à l'humanité n'a pas été plus cher à sa mère que vraisemblablement le malheureux Damiens ne l'a été à la sienne. Combien d'inquiétudes et de larmes il peut lui avoir coûté dans son enfance ! avec quelle vigilance elle en écartait les dangers ! Le moindre mal de son fils lui causait des insomnies. Tous ces soins l'ont conservé pour pouvoir expirer un tel jour sur la Grève, dans des supplices inexprimables. Convenons qu'il faudrait que le sort des êtres répondit parfaitement aux efforts que chaque espèce fait pour se conserver. Alors les décrets de la Providence ne seraient plus équivoques, et nous ne verrions plus tant de soins inutiles, tant de travaux perdus, tant de sagesse trompée. Convenons que nous ne pouvons avoir aucune idée distincte du bien et du mal que relativement à nous, et que, hors de cette application étroite et bornée, ce ne sont que deux mots vides de sens.

Voilà mes très-humbles remontrances à nos philosophes dogmatiques. Celles que j'ai à présenter à M. de Buffon roulent sur l'engouement qu'il montre pour ses systèmes. Il est étonnant qu'un philosophe qui pardonne si difficilement aux autres cette faiblesse y soit si sujet lui-même. Sans rappeler ses systèmes généraux sur la formation de la terre, sur la génération, etc., auxquels il ne nous permettrait pas de refuser croyance, on le trouve dans le *Discours sur les animaux carnassiers* à tout moment en faute à cet égard. « De quelque manière, dit-il, qu'un être soit organisé, s'il a du sentiment il ne peut manquer de le marquer au dehors par des mouvements extérieurs. » Cette proposition est vraisemblable, mais elle n'est rien moins que démontrée, et lorsqu'on en infère que la plante est un être insensible, il ne faut pas s'imaginer d'avoir prouvé cette proposition sans réplique. Dans un autre endroit, M. de Buffon prétend que le cerveau est aux nerfs ce que la terre est aux plantes ; il en conclut

qu'il n'est ni le siège des sensations ni le centre du sentiment : « C'est, dit-il, un organe de sécrétion et de nutrition. » Cette hypothèse peut être ingénieuse, mais il ne faut pas oublier

p. 139.

qu'elle est fondée sur une comparaison, et qu'elle ne peut avoir force de preuve. Quoique les systèmes et les hypothèses soient rarement utiles à la découverte de la vérité, je les pardonne volontiers à nos philosophes ; ce sont les enfants de leur imagination. Mais quand ils les ont bien parés, bien attifés, ils doivent être les premiers à s'en jouer. Le morceau le plus philosophique du discours de M. de Buffon est la réfutation de cet état de nature chimérique que M. Rousseau a voulu établir dans son livre sur l'inégalité des conditions.

Janvier 1761.

p. 342.

-De l'Homme, et de la Reproduction des différents individus. Ouvrage qui peut servir d'introduction et de défense à l'Histoire des animaux par M. de Buffon¹. C'est un petit volume in-8° dont je ne connais point l'auteur. Il s'agit de défendre le système de M. de Buffon sur la génération contre les attaques de M. de Haller, et ce n'est pas une chose aisée. On ne saurait assez s'étonner de voir les meilleurs esprits s'engouer de systèmes chimériques et leur attribuer un degré de certitude qu'un vrai philosophe ne pourra jamais leur accorder. S'ils voulaient nous donner leurs rêves pour des conjectures on pourrait s'en accommoder ; mais nous forcer à les regarder comme des choses démontrées ! En vérité, je commence à croire l'homme, par sa nature, est un animal intolérant. M. de Buffon est un excellent esprit lorsqu'il s'agit de montrer les défauts et l'absurdité des différents systèmes connus ; on ne saurait être meilleur philosophe que lui dans cette partie, et puis on le voit élever sur les débris des autres un nouveau système tout aussi absurde que ceux qu'il a détruits. En vérité, il faut rire du respect qu'il exige pour son système sur la génération. Il en coûte donc bien à l'homme de convenir des bornes de son entendement, et vaut-il mieux nous amuser par des fables que de dire : Je n'en sais rien ?

¹ (Par C. -J. Panckouke.) Paris, 1761, in -12.